

Biblioteka  
U.M.K.  
Toruń

314003

27

Edouard CROS

Professeur à l'Université de Fribourg

---

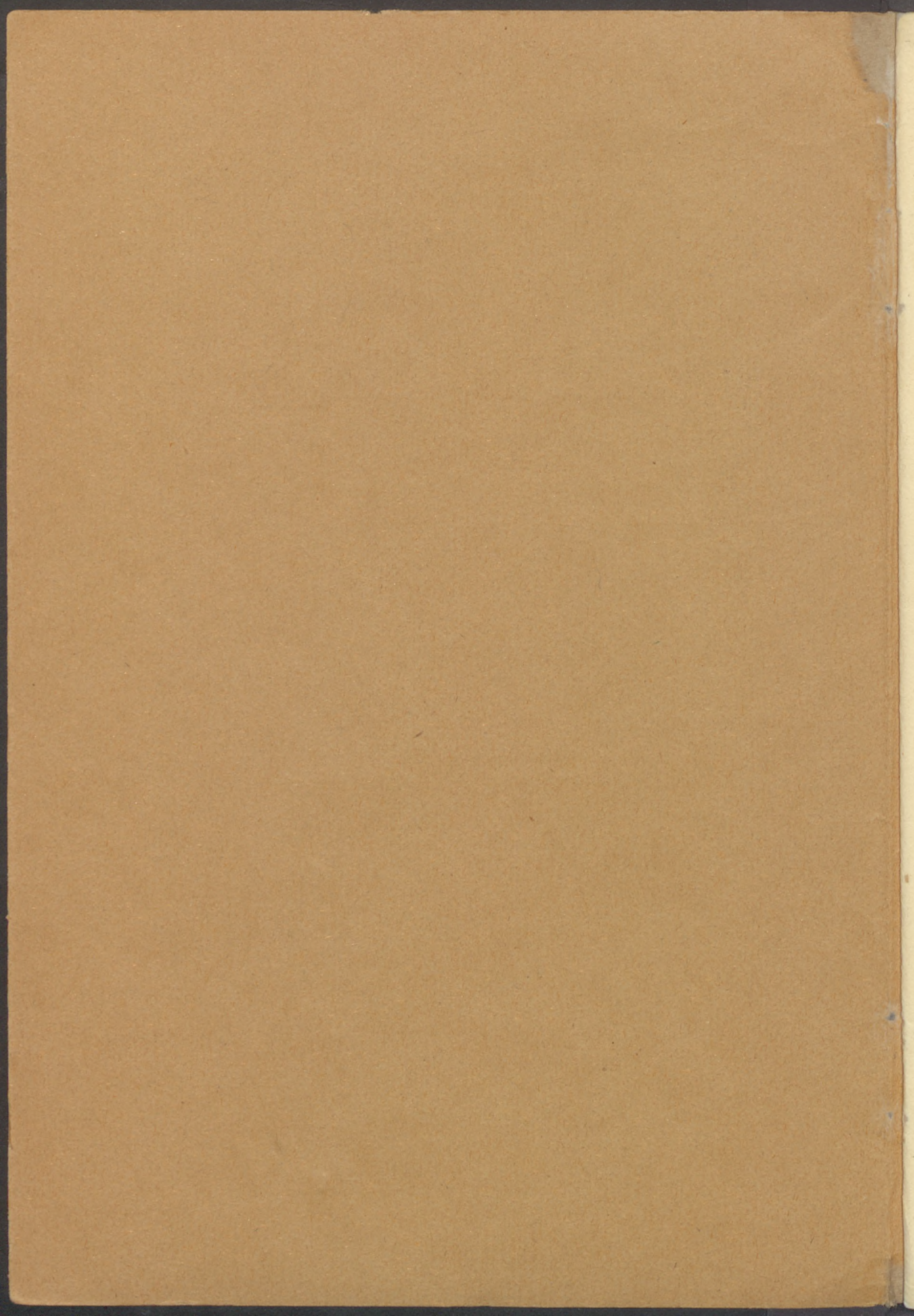
**BÁTHORY, SOBIESKI**  
ET  
**L'EUROPE CENTRALE**

Extrait du Bulletin N° 4 (1933-1934) du  
Centre d'études de l'Europe centrale

GENÈVE  
IMPRIMERIE DU « JOURNAL DE GENÈVE »

1934







## Etienne Báthory, un grand souverain de l'Europe Centrale

La Pologne du XVI<sup>e</sup> siècle présente, au point de vue de sa situation internationale, des analogies profondes avec la Pologne du X<sup>e</sup> et celle du XIV<sup>e</sup> siècles. Ces analogies résultent de la pérennité des problèmes dont dépend, à chaque époque historique, l'existence de l'Etat polonais. Aux siècles mentionnés la Pologne, de plus en plus consciente de son rôle de puissance de l'Europe centrale, unit intimement dans son programme politique la question balte avec la question orientale. Elle se rend, à différentes époques de son évolution territoriale, parfaitement compte que le maintien d'une frontière pouvant lui garantir la sécurité du côté oriental doit avoir comme bases indispensables deux ailes s'appuyant l'une sur le littoral balte et l'autre sur les terres ruthènes avoisinant la Mer Noire.

La poussée vers la côte balte à travers les terres ethniquement polonaises, opérée simultanément avec la poussée vers l'est par les fondateurs de l'Etat polonais, au X<sup>e</sup> siècle, en constituent déjà des preuves suffisamment claires.

Les mêmes phénomènes se répètent plus tard. Et chaque fois que la Pologne contrecarre les visées d'hégémonie balte d'une des puissances riveraines, du Danemark et de la Suède d'abord, de l'Ordre teutonique ou du Monde germanique en général ensuite, elle se trouve inévitablement en présence de deux adversaires à la fois, dont l'un est celui qui ambitionne la possession de la Baltique considérée comme sa mer intérieure, et l'autre celui qui par des intrigues diplomatiques ou par un appui militaire tend de l'est sa main d'allié naturel au premier à travers la Pologne.

Si dans les siècles passés la tâche, parfois très ardue, de la Pologne nécessitait la tension extraordinaire de toutes les énergies nationales pour maintenir ou reconquérir la Poméranie polonaise et le libre accès à la mer que la Pologne considérait toujours comme la condition indispensable de son existence, la situation de cet Etat se complique particulièrement au XIV<sup>e</sup> siècle, lorsque du côté de l'est surgit un nouvel adversaire redoutable, la Moscovie déjà bien organisée militairement, la Moscovie qui, avec un retard de plusieurs siècles sur la Pologne, conçoit un plan précis et logique de conquérir par étape la rive balte et d'y créer un point d'appui solide pour ses ambitions européennes. A la poussée vers l'est de la Pologne qui tend à agrandir du côté oriental le domaine de l'Europe centrale,

K. 1128/61





s'oppose un antagoniste puissant dont le but est diamétralement opposé à celui de la Pologne et consiste dans la poussée vers l'ouest à travers les terres de la Lithuanie et de la Pologne unies depuis le XIV<sup>e</sup> siècle.

Il s'agissait donc pour la Pologne-Lithuanie du XVI<sup>e</sup> siècle, d'arrêter l'élan moscovite et de maintenir à tout prix l'immense front allant de la mer Balte à la mer Noire. Perdre un des points d'appui, une des ailes de ce front signifiait permettre à l'adversaire de l'entamer et de s'infiltrer par la fissure ainsi produite pour inonder et anéantir la puissance polono-lithuanienne basée sur l'entente volontaire des deux nations.

Le sort des Etats et des peuples dépendait à cette époque de l'histoire peut-être plus qu'à n'importe quelle autre de la qualité des personnalités dirigeantes.

Vers le milieu du XVI<sup>e</sup> siècle, le roi de Pologne et grand-duc de Lithuanie Sigismond-Auguste, dernier membre de la dynastie des Jagellon, homme très doué et diplomate assez habile pour gouverner à la façon machiavélique (sa mère était une princesse Sforza) un petit duché italien, mais trop faible et indécis, trop absorbé par la ruse et les finasseries d'un souverain de deuxième ordre pour pouvoir gouverner avec une autorité suffisante une grande puissance, avait pour adversaire un souverain de génie, le Louis XI de l'Europe orientale du XVI<sup>e</sup> siècle, Jean le Terrible. Ce prince ne gouvernait plus un grand duché slave fondé à la lisière du domaine finnois, un oasis entouré de khanats tartares et de principautés ruthènes. Les souverains moscovites avaient déjà réussi à secouer l'essaim des voisins dont les ambitions avaient longtemps paralysé par leurs piqures faibles, mais continuelles, les mouvements du légendaire Ilija de Mourome, jeune géant dont la croissance devait désormais se dérouler avec une allure vertigineuse.

Jean le Terrible avait conçu un plan net et précis en ce qui concerne la marche vers l'Ouest, vers la Baltique ; et, en grand connaisseur de la psychologie des individus, des peuples et de leur histoire, il organisait d'une façon géniale le front antipolonais qui devait réunir dans le même camp, aussi bien les ennemis héréditaires que les amis et les alliés naturels de la Pologne. L'initiative des grands événements politiques de l'est commence déjà à passer dans les mains de la future Russie. L'équilibre créé par la formation de l'union polono-lithuanienne semble être ébranlé. La Pologne se voit obligée vers le milieu du XVI<sup>e</sup> siècle d'adopter la méthode défensive. Elle est cependant décidée à maintenir la frontière de l'Europe centrale sur la ligne des bassins Duna-Dniepr qu'elle doit désormais défendre contre l'offensive de l'Europe orientale. La prise du port de Narva sur la



Baltique par Jean le Terrible, en 1558, marque le premier assaut déclenché contre l'aile gauche polono-lithuanienne, la conquête de Polock, en 1563, un coup sérieux porté au centre.

Ces événements ont des répercussions inquiétantes à Dantzig, en Livonie, en Prusse ducale ou Orientale ; elles trouvent un écho retentissant dans les pays scandinaves, de nouvelles alliances se préparent et la Pologne doit sérieusement réfléchir sur la réorganisation politique intérieure en vue du renforcement économique et militaire. Car elle se trouve à la veille d'une grande guerre pour la défense de ses frontières.

Au moment de la mort de Sigismond-Auguste, survenue en 1572, la Pologne se trouve dans une situation d'autant plus critique qu'elle doit, pour la première fois, mettre en pratique son système d'élection libre d'un roi et se choisit, parmi plusieurs candidats, celui qui peut, à l'avis de ses hommes politiques, lui garantir le mieux la défense de ses intérêts dans la Baltique. La perspective d'une alliance durable avec la France, et la promesse du nouveau souverain de construire à ses propres frais une flotte de guerre assez forte pour défendre les ports polonais et menacer le nouveau port russe à Narva, firent porter le choix des électeurs sur la personne de Henri de Valois, frère de Charles IX, roi des Français. Après quatre mois d'un règne éphémère, la mort prématurée de Charles IX détermina le souverain d'opérette à fuir les rigueurs du climat nordique et... celles de la constitution polonaise à Paris où, sous le nom de Henri III, il présidera désormais à une cour de mignons et ensanglantera la France par les dernières guerres de religion.

La Pologne, humiliée par son roi météore, ne chercha plus d'alliances équivoques, mais décida d'offrir son trône à une personnalité droite, forte et intelligente. Elle proclama roi de Pologne le prince de Transylvanie Etienne Báthory, grand adversaire des Habsbourg et vassal du sultan, deux titres précieux auxquels se joignait une longue liste de qualités personnelles éminentes.

A certains moments de l'histoire, surtout là où on ne peut pas compter sur la marche normale du mécanisme intérieur du régime politique, là où ce régime constitue plutôt un obstacle sérieux au fonctionnement de la machine de l'Etat, seul le génie personnel du chef peut sauver la nation. Quelle était la personnalité d'Etienne Báthory, le plus grand roi de la Pologne moderne ? Écoutons le témoignage d'un contemporain, notamment de l'éminent historien polonais, Reinhold Heidenstein (1556-1620), auteur des mémoires de la campagne moscovite de 1584, (*De bello Moscovitico commentariorum libri sex*), incorporés ensuite dans ses douze volumes de l'histoire de la Pologne (*Rerum polonicarum libri XII*) : « La nature



a doté le roi Etienne de toutes les qualités du corps et de l'esprit : on dirait qu'elle a voulu créer en lui le modèle de la perfection si rare dans ce monde. Sa stature, son visage, son tempérament s'unissaient harmonieusement pour faire de lui l'incarnation même de la majesté. Il y joignait en outre une étrange finesse et une simplicité féminines, ainsi qu'un sentiment humanitaire si profond que tout en possédant une dignité royale et une gravité majestueuse qu'il gardait toujours en présence de tout le monde, il entrait avec les personnes qui se présentaient à lui en conversations très intimes et souvent encourageait les timides. Aussi, est-il impossible de dire si on le craignait ou si on l'aimait davantage. Il fut un catholique très fervent, ... mais resta toujours fidèle à son principe selon lequel il était préférable de témoigner aux sectaires une tolérance, tout en les confiant à Dieu et au temps, plutôt que de les persécuter. Il possédait une science très vaste qu'il devait en partie à la connaissance pratique des affaires hongroises, turques, allemandes et italiennes, mais surtout à la lecture des œuvres des grands historiens. Jules César dont il ne se séparait jamais était son auteur préféré. Il était très éloquent (et il conversait avec tous en latin), chacune de ses paroles était empreinte d'une telle sagesse qu'elle était considérée comme un oracle.

« Il ne cédait jamais là où il savait que le droit et la raison étaient de son côté. Grand ami de la vérité, il ne la trahissait jamais, et accordait facilement sa confiance aux autres. Certaines personnes le croyaient porté trop facilement à la colère et à la cruauté surtout à l'époque où il était prince de Transylvanie ; quant à moi, j'affirme qu'il n'y avait peut-être pas de personne qui eut si vite pardonné et oublié les offenses. Il gardait, par contre, très longtemps le souvenir de bienfaits, même celui des services les plus insignifiants, et il comblait souvent de faveurs ceux qui avaient depuis longtemps oublié les services rendus à sa personne et pour lesquels ils n'attendaient plus de récompense. Très soucieux d'augmenter sa fortune, il était considéré comme trop économe ; il l'était en effet ; mais là où il le fallait, il savait être non seulement large, mais même magnifique... »

Le trait de caractère de Báthory que les électeurs ne connaissaient peut-être pas suffisamment était sa fermeté. Quant à celle-ci, ils la connaîtront bientôt aux dépens peut-être de leur trop grande liberté, mais en tout cas au grand profit de la République. Ce que Báthory possédait à un degré très élevé, c'était une énergie extrêmement puissante, qualité qui constituait, au service d'une pensée éminemment constructive, le meilleur gage de la réussite des projets conçus.

Báthory, soutenu par le parti national de la noblesse, entra en Pologne au début de 1576. Il dut avant tout soumettre le parti des



grands seigneurs qui avait élu l'empereur Maximilien. Ce prétendant ne tarda pas à s'allier contre Etienne, et par là même contre la Pologne, avec Jean le Terrible. La mort de Maximilien mit fin à une situation dramatique. Mais elle survint trop tard pour pouvoir arrêter la ville de Dantzig dans son élan de révolte. Ce port insatiable, toujours avide de gains trop grands et obtenus aux dépens du grand Etat polonais, trama de nouveau un complot économique et politique et s'allia à l'Allemagne. La question balte réapparut dans toute son acuité. Le monde germanique qui se proposait d'arracher à la Pologne la Poméranie se vit tendre la main amicale par le Tsar. Le plus ancien adversaire polonais sur la Baltique, le Danemark, s'associa au complot germano-moscovite.

Et c'est alors que la perspicacité, la sagesse politique et l'énergie du roi apparurent dans tout leur éclat, aux yeux étonnés de la noblesse indisciplinée réunie en Diète générale. Il s'agissait de décider le boycottage économique de Dantzig en révolte et d'interrompre le trafic de blé polonais à travers ce port. Les producteurs agricoles ne comprirent pas la portée de l'acte proposé par le roi et hésitèrent devant ce sacrifice momentané. Ils refusèrent de voter les impôts demandés. Ils ont compté cependant sans la volonté de fer du roi. Lorsque les députés à la Diète eurent poussé leur audace jusqu'à demander à Etienne les comptes de son activité et de la gestion du trésor royal, voici quelle fut la réponse cinglante de Báthory, relatée par l'historien : « Je ne suis pas né en étable, mais en homme libre et avant d'être venu dans ce pays, je n'avais manqué ni de nourriture, ni de vêtements, j'aime ma liberté d'action et je la garderai. Vous m'avez élu roi par la volonté de Dieu, je suis venu ici répondant à vos prières et à vos sollicitations. C'est vous qui m'avez élevé au pouvoir souverain, je suis donc votre roi, mais pas un roi-fantôme (non fictus neque pictus). Je veux régner et je ne souffrirai pas qu'on veuille se moquer de moi. Soyez gardiens de vos libertés, quant à cela d'accord ; mais je ne permettrai pas que vous donniez des leçons, soit à moi soit à mes sénateurs. Gardez votre liberté, mais gare à la licence ! »

Ceux qui ne connaissent pas bien le régime constitutionnel polonais en vigueur à cette époque-là ont beaucoup de peine à comprendre que prononcer des paroles semblables en plein parlement, en pleine réunion des nonces de l'ordre équestre, équivalait en Pologne au XVI<sup>e</sup> siècle au crime de lèse-majesté commis contre la nation souveraine représentée par les élus de la noblesse elle-même élisant ses rois ! Mais les paroles de Báthory n'étaient pas seulement des actes de courage, elles étaient encore des preuves de la connaissance très fine de la psychologie du peuple polonais. Ce peuple, jusqu'à l'ab-



surde épris de liberté, respectait la volonté encore plus forte et courageuse que la sienne, si elle servait d'instrument à une pensée géniale. La nation suivit son roi dans la guerre entreprise immédiatement en vue de la soumission de Dantzig révolté. La campagne de pacification de cette partie du littoral finit par la victoire polonaise.

Le rôle de Báthory comme grand souverain polonais était évidemment très important, mais le fait sur lequel il doit être tout particulièrement appuyé ici c'est qu'en défendant la grandeur de la Pologne et l'intangibilité de ses frontières orientales, Báthory rendait en même temps un immense service à l'Europe centrale et à l'Europe en général. Et, en l'affirmant, ils ne faut pas penser uniquement au maintien de la force de l'Etat qui au cours du siècle suivant aura, pendant la première phase de la Guerre de Trente ans, à supporter le choc le plus formidable des armées suédoises et à détourner ainsi l'acharnement de l'adversaire le plus menaçant de l'Empire. Il ne faut pas penser non plus à la conservation des forces de la Pologne qui ne tardera pas à supporter la pression de l'Orient musulman qu'elle combattra souvent à l'encontre de ses intérêts vitaux, et sinon pour le roi de Prusse, en tout cas pour la maison d'Autriche que toutes les erreurs diplomatiques et toutes les victoires militaires polonaises du XVII<sup>e</sup> siècle sur la Turquie fortifieront outre mesure.

Etienne Báthory a repoussé pour longtemps de la Pologne et de l'Europe le spectre d'une alliance germano-russe à conclure en vue du partage des territoires polonais et de l'établissement sur ces territoires d'une frontière commune, une frontière entre l'Europe centrale et l'Europe orientale, rapprochée davantage de l'Occident, par conséquent tracée aux dépens du domaine européen; D'autre part Báthory en affaiblissant le partenaire russe de la combinaison germano-moscovite, rendit, au XVI<sup>e</sup> siècle, impossible l'accroissement démesuré de la puissance des Etats qui tenteront dès qu'une occasion propice se sera présentée de commettre des attentats contre l'occident même en se servant contre lui, comme d'instruments efficaces, des débris de l'Etat polono-lithuanien considéré comme la clef de voûte de l'équilibre européen.

Agir vite contre Jean le Terrible selon un plan bien établi en vue de le repousser de la Baltique, dont la Moscovie était séparée par des terres étrangères, et simultanément réorganiser intérieurement la Pologne dans le but de se servir pour son bien de toutes ses énergies actives — voilà le plan qui s'imposa à Báthory. Il l'entreprit et le réalisa.

La tâche de narrer les péripéties des campagnes de ce grand chef militaire qu'était Etienne Báthory dépasserait les cadres d'une conférence. Il faudrait avoir le génie d'Homère pour pouvoir évoquer



les exploits héroïques des ancêtres polonais qui avaient de leurs propres corps élevé un barrage sur le chemin de l'invasion de l'Europe centrale par ce qu'on appelle aujourd'hui sans la crainte d'être mal compris l'Eurasie.

Bornons-nous à citer les dates et les événements principaux de cette lutte des Titans, lutte dans laquelle les intérêts vitaux de la Pologne concordaient d'une façon adéquate avec ceux de l'Europe centrale et occidentale.

Voyant l'attention de la Pologne tournée du côté de Dantzig, Jean le Terrible essaye de porter à Báthory un coup de poignard dans le dos. Il envahit la Livonie. C'est alors que s'opère le miracle attendu en vain par les rois de plusieurs générations polonaises : la noblesse-nation vote enfin d'immenses impôts dont elle se grève volontairement et décide la levée générale des troupes dont elle forme elle-même les cadres. En outre le roi mobilise pour la première fois des troupes composées de paysans ; la guerre devient ainsi une guerre vraiment nationale. Báthory refait à rebours et par étapes ce que Jean le Terrible a accompli avant l'avènement du roi Etienne. En trois campagnes successives menées entre 1579 et 1582, il lui arrache Polock, cette première porte conduisant de la Moscovie vers l'Occident, les Wielkie Luki, menace Pskow et la puissance moscovite même en s'aventurant le long du Volga jusqu'au seuil de la résidence du tsar. Si à la Diète de 1576, l'inébranlable fermeté de Báthory avait réduit au silence les représentants de la nation souveraine, ses exploits guerriers arrachent des cris d'admiration en Occident. Mais les succès font naître la jalousie et mettent à l'épreuve surtout les cœurs des amis. Jean le Terrible, vaincu par la force des armes, décide d'échapper au désastre grâce à la force de la ruse diplomatique. Il a pour chacun des arguments spéciaux. S'il formule des reproches et des plaintes en s'adressant à l'empereur Maximilien II dont le père avait incité le tsar à des actes hostiles à l'égard de la Pologne, il fait miroiter aux yeux du pape trop confiant la perspective de se convertir au catholicisme romain avec tout le peuple russe en échange de l'aide diplomatique à apporter à la Russie dans les négociations de paix avec la Pologne.

Le Saint-Siège seconda les efforts de Jean le Terrible entrepris en vue d'éviter l'écrasement et délégua le jésuite Antoine Possevin qui plaida en faveur de Sa Majesté orthodoxe devant le roi catholique victorieux. Du côté polonais on n'épargna jamais de reproches au Saint-Siège d'avoir plaidé pour un despote oriental, et d'avoir en 1581, facilité la duperie du traité de Kiwerowa Horoka qui n'eut jamais de suites espérées par le catholicisme. Mais, inspirés de l'esprit de la justice comme nous le sommes, nous devons nous incliner devant les intentions de Rome dont les intérêts les plus universels devaient



nécessairement primer les intérêts politiques particuliers. La Pologne d'Etienne Báthory a malgré toutes les ingérences morales et matérielles étrangères, repoussé pour longtemps l'Orient européen du littoral balte et maintenu la frontière de l'Europe centrale sur les positions anciennes. Elle fit davantage : selon le mot du grand homme d'Etat et grand capitaine polonais de l'époque *Jean Zamoycki*, Báthory découragea son adversaire de réitérer la tentative. En outre le prestige croissant du tsar s'évanouit subitement. Báthory remporta sans contredit une brillante victoire sur l'Eurasie, il l'accomplit dans l'intérêt de l'Europe centrale... et en dépit des intrigues de cette dernière. Un siècle plus tard, l'acte de l'ingratitude à l'égard de la Pologne se répétera mot à mot, quand un autre roi glorieux de la Pologne aura en 1683, sauvé l'Europe centrale d'un désastre certain ; et cela au cœur même de l'empire, sous les murs de Vienne.

A la perspicacité de Báthory n'échappèrent pas les possibilités de nouvelles intrigues du côté de la maison d'Autriche en Orient, aussi le roi de Pologne s'entendit-il avec le Saint-Siège qui, avec sa souplesse habituelle, s'accommoda aux conditions nouvelles et chercha à déjouer les manœuvres de la politique confessionnelle russe sortie victorieuse de la duperie de Kiwerowa Horka. Báthory se posa comme tâche d'unir, après la mort de Jean le Terrible survenue en 1584, la Moscovie à la Pologne et ensuite se diriger contre la Turquie et l'Autriche dont il désirait ardemment libérer sa patrie hongroise. La mort subite du grand roi mit fin, en 1586, à ces projets grandioses.

La grandeur des rois ne repose pas uniquement sur leurs talents politiques et militaires. Pour devenir dignes d'un culte immortel, il ne leur suffit pas de mener des guerres victorieuses et d'obtenir des avantages plus ou moins durables dans les négociations diplomatiques.

Le tribunal de l'histoire ne se contente pas de titres militaires ou politiques, même les plus illustres, mais soumet à l'épreuve l'ensemble de l'activité des chefs d'Etat et mesure la valeur de leurs gestes par la portée morale de leurs exploits.

Báthory, au nom de quoi agissait-il ? Car il est évident que seul le désir de maintenir le statu quo territorial polonais à l'est, n'aurait, au point de vue européen, pas justifié l'immensité des sacrifices qu'avait nécessités la série de guerres menées contre le homo novus de l'histoire européenne qu'était Jean de Moscovie.

Pour mieux comprendre l'aspect européen de l'œuvre de Báthory, il faut observer de près le grand souverain au travail de la réorganisation intérieure du pays. Ce n'est qu'en faisant cela que nous nous



convaincrons définitivement qu'Etienne ne fut un *rex fictus neque pictus*.

Tout en désirant rester jusqu'à sa mort aussi tolérant que son prédécesseur Sigismond-Auguste, Báthory tendait vers l'unification confessionnelle du pays, mais il le faisait d'une manière intelligente et n'avait recours qu'à la force de la parole, de la persuasion, de l'exemple. La Pologne, asile des réformateurs pendant les temps troublés des guerres de religion, ne trahit pas son idéal de pays libre et tolérant, malgré l'appui prêté par le souverain aux jésuites. Báthory comprenait qu'à l'Europe orientale orthodoxe-grecque et au monde musulman, homogènes tous les deux, il faudra opposer dans l'avenir une Pologne catholique-romaine aussi homogène au point de vue confessionnel. « Les tyrans des âmes », comme les contemporains appelaient déjà les jésuites, avaient pour tâche de former les esprits et de créer le type de citoyen-chevalier moyen, discipliné et prêt à se sacrifier sans réserves à sa patrie et à la civilisation latine menacée.

Ayant trouvé en Pologne un terrain particulièrement favorable, la réforme s'y développa rapidement et après avoir attiré une grande partie de l'élite intellectuelle, se fractionna bientôt en plusieurs groupements hostiles les uns aux autres, calvinistes, luthériens et aryens qui s'affaiblirent mutuellement par leurs querelles continues. Le protestantisme déchira en outre l'Etat en plusieurs partis qui au lieu de collaborer, créèrent pendant les campagnes héroïques sur le front oriental, une situation politique extrêmement dangereuse.

Le catholicisme profita des leçons cuisantes que lui avait infligées le développement du protestantisme, il se réorganisa en Pologne après le Concile de Trente et offrit au souverain sa collaboration dans l'œuvre de la rééducation politique des citoyens. Báthory, grâce à l'appui des éducateurs jésuites, réussit à orienter les éléments constitutifs de la mentalité collective polonaise dans la direction qui devait leur assurer la mise en harmonie complète. Il détermina les chefs spirituels de la nation à synthétiser dans la mentalité polonaise ses instincts raciques slaves, la latinité de sa culture, la tradition de l'Eglise romaine et l'esprit démocratique de sa constitution nobiliaire. Sans brusquer la marche de l'évolution de la société polonaise, Báthory tolérait les anciennes écoles et académies protestantes favorisait les réformes de l'ancienne académie de Cracovie, mais trouvant celle-ci trop éloignée des terres qu'il voulait défendre contre l'esprit oriental, il créa, en 1578, un nouveau centre de rayonnement de la civilisation latine à Wilno, la célèbre académie dont l'université actuelle est la digne héritière.



C'est dans le même esprit de pacification et de l'unification intérieure de la Pologne que Báthory procédait à l'égard des minorités nationales étrangères. Il accorde, en 1582, de nouveaux droits et privilèges dans les domaines fiscaux et judiciaires aux Cosaques ukrainiens, et cela en récompense de leur loyauté et fidélité pendant la guerre contre Jean le Terrible. Il en est de même en ce qui concerne les Juifs qui obtiennent, en 1582 également, l'autorisation de se réunir deux fois par an à Lublin et à Jaroslaw en des diètes spéciales auxquelles étaient représentés les députés israélites et les rabbins de toute la Pologne dont la tâche était de se concerter dans les affaires de l'imposition. Le roi respectait le régime constitutionnel polonais et le parlementarisme nobiliaire, mais il veillait à ce que les limites de la liberté ne fussent pas transgressées. Les paroles rudes qu'il avait adressées, en 1576, aux nonces de l'ordre équestre furent suivies d'actes énergiques.

Malgré la menace du terrible article de *non praestanda obedientia* prévoyant le refus de fidélité au roi, Báthory ne fléchit jamais. Il ne tolérait notamment pas une chose : l'anarchie. Aussi, dès le début de son règne, se déclara-t-il adversaire intransigeant de ceux parmi les grands qui faisaient montre de leur insubordination. Sans parler du magnat lithuanien Grégoire Oscik décapité sur ordre du roi pour intelligences avec Jean le Terrible, l'exécution exemplaire du puissant Samuel Zborowski, grand seigneur polonais ayant enfreint la défense de rentrer en Pologne de l'exil, constituait la preuve d'un grand courage du souverain. La noblesse comprit dès le début que la soumission à la volonté royale était la seule voie à suivre. Il ne manquait évidemment pas de fauteurs de troubles, de citoyens essayant d'inciter la Diète à l'opposition. Mais la majorité des députés que Báthory considérait malgré tout comme le soutien le plus solide du pouvoir royal, respectait et aimait le roi ; elle suivait son exemple dans le travail et dans les sacrifices les plus durs. Et là où le souverain, pour des causes qui ne dépendaient pas de lui, comme par exemple l'ignorance de la langue du pays, était incapable de suivre l'élan de son génie organisateur, il se servait de son conseiller intime, du chancelier Jean Zamoyski, qui représentait dignement la pensée du roi auprès des grandes masses de la noblesse des diétines et qui se trouvait en contact permanent avec les hommes de lettres les plus éminents de l'époque, de ces hommes de lettres qui, tous, secondaient de leur activité l'œuvre créatrice de Báthory.

La mort subite et prématurée survenue en 1586, à la veille d'événements décisifs pour le centre et l'est européens, à la veille de la grande campagne approuvée et subventionnée par le pape Sixte Qunit, et entreprise sous la devise « Par Moscou vers la Turquie »,



interrompt brusquement la réorganisation de l'Europe Centrale et Orientale entreprise par Báthory. Celui-ci réussit toutefois à préserver la Pologne et l'Europe Centrale du XVI<sup>e</sup> siècle du danger oriental imminent. Bien avant sa mort Báthory avait prononcé ces paroles mémorables qui caractérisaient si bien la mentalité polonaise et qui rendaient en même temps justice et honneur à ce peuple qui adorait et adore toujours la liberté individuelle, au point de ne vouloir se soumettre qu'à des hommes de génie : « *In Polonia tantum valet rex, quantum pollet ingenio* ». (En Pologne le roi ne vaut que ce qu'il acquiert par son talent).

---

### Sobieski et l'Europe centrale

---

Les plus grands esprits politiques sont souvent aveuglés par leurs ambitions, leurs théories, leurs égoïsmes personnels ou dynastiques et ne voient que le monde créé par eux-mêmes, le monde dans lequel ils évoluent avec une aisance extraordinaire parmi les choses les plus compliquées, mais au-delà duquel ils sont incapables d'apercevoir les choses les plus simples et agir pour leur cause même. Il leur manque, comme à des membres les plus humbles de la collectivité humaine, le sens de la perspective. Leur œuvre leur semble immense, celle de l'histoire et de Dieu les écrase, comme la vue d'une montagne toute proche n'offre au voyageur que la vue partielle du massif puissant, que seul un géant ou un homme éloigné pourraient embrasser de leurs yeux. Aussi nous qui sommes des voyageurs éloignés de l'histoire des siècles passés, ne nous étonnons pas de l'aveuglement des princes chrétiens de l'époque de Louis XIV, de l'empereur Léopold I<sup>er</sup> et du roi Jean III Sobieski. Notre continent présentait à cette époque un spectacle triste et décevant. Il était déchiré en deux camps hostiles dont les chefs s'étaient depuis longtemps voué une haine implacable et avaient décidé l'abaissement, voire l'écrasement complet de leurs adversaires. La paix de Westphalie de 1648 qui marque le triomphe de la diplomatie française sur la maison d'Autriche et le monde germanique ne finit pas la série des guerres qui affaiblissait l'Europe se trouvant devant la menace toujours croissante du monde musulman.

Et si nous examinons attentivement la carte de l'Europe vers le milieu du XVII<sup>e</sup> siècle, nous voyons avec épouvante que les frontières de l'Empire Ottoman s'étendaient à l'époque qui suivit la Guerre de Trente ans jusqu'au Bug et au Dniestr moyens, jusqu'au



Prouth supérieur, qu'elles suivaient les Carpathes au nord, qu'elles encerclaient la Slovaquie et la Hongrie pour s'approcher de quelques dizaines de kilomètres de Vienne, capitale de l'Empire, et descendre par une ligne oblique vers le sud-ouest jusqu'à l'Adriatique.

C'est à l'époque où les rois de l'Occident exploitaient le déchirement tragique de la chrétienté dans leur lutte pour l'hégémonie de l'Europe, où les successeurs de la pensée de Richelieu s'acharnaient à abattre la superbe de la maison d'Autriche, à lui démontrer la vanité et l'audace de la devise « *Austriæ est imperare orbi universo* », où cette même maison, oublieuse des nobles traditions et devoirs de l'empire de Charlemagne, au lieu de veiller attentivement à l'intégrité du patrimoine chrétien, se détournait des dangers réels pour poursuivre des rêves utopiques de la domination du monde, c'est à cette époque tragique que Mahomet IV se préparait à accomplir le second vœu du testament de Mahomet II : vaincre l'Italie.

Après Soliman II qui s'était emparé en 1521 de Rhodes, Mahomet IV décida de réaliser l'œuvre à laquelle l'Islam attachait une importance décisive : marcher sur Rome par Vienne soumise au Croissant. Kara-Moustafa rêvait une marche des califes qui embrassaient dans leurs conquêtes tout un côté de la Méditerranée. Ce vizir ambitieux n'aurait, selon les témoignages des contemporains, pas de repos qu'il n'eût fait les écuries du sultan de la basilique de Saint-Pierre ».

Tout le monde chrétien, tout le monde musulman sentait l'approche d'un de ces moments qui décident toujours les destinées de l'humanité. Et les princes chrétiens se livraient à des intrigues et à des combinaisons mesquines, ils tenaient leurs forces armées en éveil les unes contre les autres, bien plus ils accusaient de félonie ou d'incompréhension des intérêts vitaux de sa patrie tout souverain qui essayait d'échapper à la force de leur persuasion, de leur contrainte ou de leur argent.

Ces tristes circonstances favorisaient tout particulièrement les projets de Louis XIV qui achevait la réalisation de son plan d'encerclement de l'Empire. Le plan du sultan entraînait parfaitement bien dans ses vues ; en outre le roi des Français réussit, grâce à l'aide des agents diplomatiques fort habiles à attirer dans son orbite les princes chrétiens sans lesquels tout effort entrepris par le Saint-Siège et l'empereur en vue de créer une action efficace contre l'invasion turque était d'avance vouée à l'échec.

La ligue de la Transylvanie, de la Valachie, de la Moldavie, de l'Ukraine russe et des rebelles hongrois se plaça sous la tutelle de la Sublime Porte. L'anomalie de la situation consistait dans le fait inouï que les armées turques pouvaient désormais compter sur la fédération des Etats chrétiens du Danube dont l'aide et l'amitié



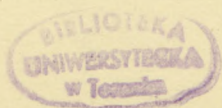
devaient faciliter à Kara-Moustafa l'avance jusqu'aux rives du Danube. Le roi des Français avait également su isoler l'empereur du côté de l'ouest. La diète de Ratisbonne à laquelle Léopold s'était adressé se divisa sous la menace des prétentions de Louis XIV et voulut qu'on aplanît d'abord les différends existant entre la France et l'Empire et qu'on discutât ensuite les possibilités s'une aide à porter à Léopold. L'électeur de Brandebourg profita de l'occasion pour se ranger du côté de la ligue défensive formée de la France et du Danemark, pour précipiter l'humiliation de la maison d'Autriche. Venise, affaiblie par ses échecs précédents et trop craintive, n'osait pas contrarier la cour de Versailles. La Moscovie, alliée traditionnelle de la diplomatie des Habsbourg depuis plus d'un siècle, c'est à dire depuis l'époque de Jean le Terrible, traversait alors une crise de régime, une période de révolutions militaires et la régente Sophie se souciait plus de ses affaires personnelles que de la situation de l'empire.

Restait la Pologne.

Les deux camps opposés tournaient depuis plusieurs années leurs regards vers Jean III Sobieski, ancien gentilhomme polonais élevé en grande partie grâce à l'appui de la France à la dignité royale, personnage de légende depuis plusieurs décades, grand héros national des Croisades contre les Turcs, vainqueur du Croissant à Khotim en 1673.

Les efforts de la Cour de Versailles et de celle de Vienne étaient dirigés vers le but identique : il s'agissait de gagner la Pologne et son armée à sa cause. La Pologne deviendra-t-elle le facteur décisif de l'œuvre de l'encerclement de l'Empire, ou bien aidera-t-elle l'Empire à disloquer les forces ennemies ? Le roi de France demandait à Sobieski une attitude facile et commode ; s'abstenir de toute immixtion armée dans les affaires turco-autrichiennes ; et il semblait au roi des Français que Jean III qui lui devait sa couronne ne pouvait pas ne pas suivre la ligne du moindre effort et garder la neutralité. Le marquis de Vitry, représentant de la France à la cour de Varsovie, diplomate aussi actif que maladroit, maintenait pendant plusieurs années les illusions de Louis XIV concernant l'attitude du roi Sobieski. Il dépensait beaucoup d'argent pour acheter les voix des nonces de l'ordre équestre de la Diète générale sans laquelle depuis le XVI<sup>e</sup> siècle les rois ne pouvaient ni déclarer une guerre, ni conclure un traité de paix. Le parti dit français secondait activement les efforts du marquis de Vitry, qui lui-même enregistrait ainsi des succès magnifiques dans ses rapports secrets envoyés à Paris.

Mais Sobieski hésitait. La France multipliait les séductions. Les cabinets de Paris, Berlin et Copenhague offraient, en échange





de la collaboration ou de la neutralité, la Silésie, cette terre jadis polonaise, considérée depuis des siècles comme perdue. Louis XIV ajoutait pour Sobieski et son fils la Hongrie. La Silésie et la Hongrie, revenues à la Pologne, auraient réalisés les rêves des deux dynasties régnantes : celle des Piast et celle des Jagellons. La Pologne, dont le déclin comme grande puissance avait commencé sous le règne des rois de la maison de Wasa, eût pu d'un seul coup reconquérir sa splendeur et sa puissance d'autrefois. La France promettait en outre d'appuyer la candidature du prince Jacques Sobieski à la couronne royale, flattant ainsi les ambitions dynastiques de Jean III.

Pour comble Mahomet IV envoya au roi de Pologne dont la fureur guerrière épouvantait les hordes au service du Croissant un message important. Le Grand-Seigneur y déclarait notamment que ses préparatifs de guerre n'étaient nullement dirigés contre la Pologne. Le sultan sollicitait l'amitié des Polonais et celle de leur roi. Outre les avantages offerts par Louis XIV et ses alliés, la Pologne obtenait de la part de son adversaire le plus redoutable la garantie la plus formelle de paix et de sécurité. Et la Pologne qui depuis le commencement du XVII<sup>e</sup> siècle se trouvait en état de guerre quasi-permanente menée souvent simultanément sur les fronts suédois, moscovite, cosaco-tartare et turque, et était rongée à l'intérieur par un régime de parlementarisme défectueux, aspirait à une paix durable.

Pourquoi donc le roi Sobieski hésitait-il si longtemps ? Sa diplomatie ne venait-elle pas d'enregistrer un échec cuisant ? Ses appels lancés au monde chrétien en faveur d'une croisade générale ne venaient-ils pas de trouver pour toute réponse un silence méprisant. Ses supplications adressées aux monarques d'oublier leurs rivalités en face du danger que lui seul prévoyait avec une clarté étonnante et de conclure une trêve étaient-elles entendues ?

D'autre part l'abaissement de l'Autriche n'aurait-il pas été un bienfait pour la Pologne, étant donné que l'empire et la maison des Habsbourg ne cessaient depuis un siècle et demi d'ourdir contre la Pologne des complots avec n'importe quel adversaire de ce pays, de soutenir les prétentions démesurées du Brandebourg, de la Suède, d'inciter la Prusse ducale, Dantzic, de s'allier contre la Pologne catholique à la Moscovie, ennemie de la civilisation latine et de l'Eglise de Rome, de fomenter des troubles et des révoltes sur les territoires ukrainiens soumis à la domination polonaise ? Sobieski n'avait-il pas eu de nombreuses preuves que Léopold avait fait tout son possible pour détourner le danger turc de son empire et pour diriger l'invasion sur la Pologne ?

En échange de l'aide à apporter à l'empire menacé Léopold n'avait d'ailleurs qu'une seule chose à offrir : la main d'une des



archiduchesses au prince Jacques Sobieski, fils du roi, qui aurait ainsi garanti par l'Autriche la succession de son père.

Les hommes politiques des grandes puissances commettaient souvent une erreur capitale concernant le rôle à jouer par la Pologne dans la politique internationale et ses devoirs vis-à-vis des autres Etats. La diplomatie européenne imaginait parfois que la Pologne avait l'obligation de se ranger du côté d'un groupe d'Etats et de suivre docilement les ordres qui venaient tantôt d'un des camps, tantôt de l'autre. Si la Pologne ne se pliait pas aux exigences d'un grand chef d'Etat étranger qui s'imaginait être l'arbitre du monde, elle subissait les effets de son mécontentement et devait écouter les reproches que l'opinion publique étrangère lui adressait à cette occasion. Et si les dirigeants de la politique étrangère polonaise qui ne s'empressaient pas de suivre une ligne imposée pour conclure des alliances qui auraient apporté à la Pologne des profits immédiats, les rois et les ministres de ce pays s'exposaient par surcroît au courroux de leurs compatriotes.

L'échec diplomatique que Richelieu avait autrefois subi en Pologne n'ayant pas réussi à faire décider ce pays de se ranger pendant la guerre de trente ans du côté des ennemis de la maison d'Autriche, avait servi aux contemporains et aux historiens modernes de prétexte pour accuser les rois Sigismond III et Ladislas IV d'incompréhension complète des intérêts polonais. En repoussant les offres de Louis XIV, Jean III s'exposait facilement aux mêmes reproches. Sobieski déclina aussi bien les offres de Louis XIV que celles de Mahomet IV et ordonna la mobilisation. Au nom de quoi et pour quels avantages renonçait-il à la possibilité de recouvrer les terres silésiennes ? de réunir les territoires hongrois à la couronne de Pologne ? pourquoi repoussait-il la paix et la sécurité garanties par la puissance ottomane ? pourquoi enfin décidait-il d'abandonner la neutralité dans le conflit imminent et de risquer une aventure qui aurait pu coûter l'existence de son Etat et de la nation polonaise, tandis qu'une attente sage et prudente de sa part aurait, même en cas de l'infidélité du sultan par rapport à la Pologne, épargné ses forces et les aurait réservées fraîches et intactes pour pouvoir résister avec succès à l'agresseur éventuel.

La réponse est simple : la politique du roi Sobieski n'était ni française ni autrichienne, elle était celle que la nation avait, depuis le commencement de l'existence de l'Etat polonais et en dépit des échecs et des malheurs momentanés, fidèlement suivis. Sobieski qui était l'incarnation du génie de la race polonaise avec toutes ses qualités et tous ses défauts, restait fidèle à la politique chrétienne de la Pologne, politique qui continuait d'être universelle, européenne,



chrétienne. Et être chrétiens équivalait pour les Polonais à être catholiques romains.

Il y a une raison profonde de cette attitude de la Pologne vis à vis du problème religieux. C'est grâce à une intuition merveilleuse que les ancêtres polonais qui formaient au X<sup>e</sup> siècle l'Etat, comprirent que le polonisme devait indissolublement s'unir à l'Eglise de Rome pour pouvoir exister et se développer comme une unité indépendante au milieu des autres Etats européens des siècles passés. Etendre vers l'est la domination de l'esprit de la chrétienté latine et défendre les frontières orientales contre toutes les invasions de l'Eurasie, voilà le but et le rôle de la Pologne à travers les siècles passés. L'acte accompli entre 985 et 992 par le premier souverain polonais Miecislav servait à tous ses successeurs d'indication précieuse dans quelle direction devait être orientée la politique de la Pologne. Par l'acte dit « la donation de Gniezno », Miecislav soumit notamment la Pologne médiévale à la tutelle du Saint-Siège. Le pape Jean XV approuva cette forme de protection, en vertu de laquelle la Pologne devait être considérée comme *immediate subiecta* à l'autorité papale à l'exclusion de la souveraineté de l'empire.

Le caractère de son évolution historique prouva que la nation polonaise attachait une valeur spéciale à l'acte de Miecislav. Sans parler de la bataille de Lignica de 1241, où la Pologne chrétienne joua le rôle de bouclier contre lequel vint se briser l'élan des hordes tartares, ce rôle de bastion oriental du monde civilisé chrétien se manifesta d'une façon éclatante dès que le danger turc s'était, au XV<sup>e</sup> siècle, approché de l'Europe centrale.

La campagne de 1683 doit être considérée comme un des épisodes de la guerre éternelle que la Pologne mène aux confins du monde chrétien contre les menaces de l'Asie ou de l'Eurasie. Lorsque Sobieski, répondant aux vœux du pape Innocent XI décida d'agir contre Kara-Moustafa, il le fit pour une cause plus élevée que celle qui était dictée par les contingences de la politique du moment. Sobieski identifia la cause de la Pologne à celle de l'Europe entière, ni occidentale, ni centrale, et de la chrétienté. Ce ne fut pas sa faute si, à un moment donné de l'évolution historique de l'humanité certains princes élevaient au dessus des valeurs morales les plus sacrées certains intérêts matériels immédiats ou interprétaient leurs devoirs d'une façon erronée en subissant en cela l'influence de ceux qui, comme dit un des historiens modernes, avaient placé le nationalisme au dessus de la religion<sup>1</sup>. Sobieski fut approuvé par la Diète générale qui représentait tous les citoyens nobles et le clergé.

---

<sup>1</sup> V. l'excellent chapitre IX de l'ouvrage du Cte de Saint-Aulère « Richelieu » (Paris, « Les Constructeurs »), chapitre dans lequel l'auteur polémise avec M. H. Belloc, biographe du Cardinal.



Ce fait est d'une grande importance, car il prouve que la volonté des nobles qui, à cette époque, formaient le gros des cadres de l'armée régulière, se plaçait au dessus des avantages immédiats et laissait la solution des problèmes politiques à la marche des événements futurs, en d'autres termes que la volonté de la nation entière soutenait les projets du roi.

On pourrait évidemment affaiblir cette thèse en rappelant qu'à la base de l'opposition polonaise à la politique de Louis XIV se trouvait la méfiance de l'ordre équestre, ce véritable souverain en Pologne, à l'égard du régime absolutiste français, méfiance qui avait autrefois fait repoussé les offres avantageuses de Richelieu et qui ne cessait de contrecarrer les plans politiques de Sobieski.

Mais l'argument qui vient d'être formulé ne paraît avoir que des apparences de vérité. Et pour bien saisir les vrais motifs de la politique qui décidait de la guerre et de la paix, il faut tâcher de comprendre l'esprit qui animait à ce moment les grandes masses de la noblesse.

Jean III avait, avant son avènement, été le chef du parti français et partisan fervent des réformes. Les regards de tous les patriotes avisés et des diplomates de l'Europe entière se tournèrent vers le glorieux vainqueur de Mohamed IV. On espérait que l'énergie du nouveau roi serait assez puissante pour déjouer les intrigues des oligarques et appuyer par l'autorité royale toute tentative d'assainissement politique dans le sens des actes des créateurs de la France moderne qui ne reculaient même pas devant la force pour réprimer les révoltes de l'aristocratie et les frondes. On savait que Sobieski avait une vénération particulière pour la personne de Louis XIV qu'il considérait comme le modèle le plus parfait des monarques modernes ; on supposait aussi que son mariage avec Marie-Casimire de la Grange d'Arquien, une Française de la cour de la reine Marie-Louise de Gonzague, exercerait une influence d'autant plus grande sur lui qu'on comparait, à tort, les qualités des deux reines. Les premières années du règne semblaient prouver que tous ces espoirs là n'étaient pas vains. Sobieski, fidèle à sa ligne de conduite antérieure, conclut en 1675 avec le roi de France le traité de Jaworow, en vertu duquel il prit l'engagement de soutenir les mutineries des Hongrois dirigées contre l'Autriche et d'entrer en guerre contre l'électeur de Brandebourg en vue de la récupération de la Prusse Ducale. Cette politique devait ensuite être couronnée d'un coup d'Etat ouvrant la voie aux réformes nécessaires et introduisant le système héréditaire dans la succession du trône.

Pendant la guerre contre les Turcs et les Tartares continuait. Sobieski remporta à Lwow, en 1675, une victoire éclatante sur les forces tartares ; l'année suivante il résista victorieusement aux



assauts des armées turques à Zurawno. La paix de Zurawno, conclue en 1676 avec l'appui de la France, permit aux Polonais d'annuler la paix humiliante de Buczacz : les deux tiers de l'Ukraine furent rendus à la Pologne, les habitants emmenés par les Turcs en captivité regagnèrent leurs foyers, le tribut fut supprimé ; c'est au contraire les Turcs et les Tartares qui, sur la demande de la Pologne, étaient désormais obligés de lui fournir, en cas de nécessité, une aide militaire.

La Paix de Zurawno détourna les forces turques de la Pologne et les orienta contre la Moscovie et l'Autriche. Le premier point du programme polonais fut donc réalisé. Il restait à remplir la seconde clause du traité polono-français de Jaworow, notamment celle concernant la politique polonaise en Europe centrale. A partir de 1674 une lutte très âpre s'était engagée entre l'électeur de Brandebourg et le roi de Suède pour la possession de la Poméranie suédoise. L'électeur battit les Suédois à Fehrbellin, en 1675. La France qui soutenait la Suède, voulait déterminer la Pologne à entrer en lice et profiter de l'occasion propice pour recouvrer la Prusse ducale.

Conformément au plan établi Sobieski fit tous les préparatifs de guerre, grâce aux subsides français il mit sur pied une armée, et conclut, en 1677, un traité secret avec la Suède.

Il s'offrait de nouveau à la Pologne l'occasion de jouer le rôle décisif dans une conflagration européenne et d'en tirer profit, cette fois sous forme de la récupération d'une de ses anciennes provinces tributaires. La situation politique était pour la Pologne semblable à celle de la Guerre de trente ans, à cette différence près que pendant la première moitié du siècle, le prix de son intervention avait été constitué par la Silésie. Des événements ne dépendant pas de leur volonté obligèrent les Polonais de répéter, en 1678, les erreurs commises par Sigismond III et Ladislas IV : de s'abstenir d'agir contre les Etats germaniques et de perdre non seulement une excellente occasion pour y gagner un prix inestimable de l'aide apportée à la diplomatie française, mais encore d'abandonner la partie et, à l'encontre de leurs intérêts, se lier à l'Autriche. Mais si la Diète de 1678 rejeta l'alliance avec la France en refusant de ratifier le traité de paix de Zurawno, elle le fit pour deux causes : premièrement, la grande masse des citoyens était persuadée que la tâche qu'elle considérait comme la plus élevée parmi celles que les circonstances lui imposaient à cette époque, consistait en la continuation de la guerre sainte contre le Croissant et, deuxièmement, qu'il était indigne d'une nation souveraine de se laisser imposer par les intrigues de l'étranger des réformes même les plus utiles.

Louis XIV eut l'imprudence de pousser l'immixtion dans les affaires intérieures de la Pologne jusqu'à faire, par l'intermédiaire



de ses agents, éclater le coup d'Etat préparé par le parti français en vue de porter le coup décisif au parti nobiliaire opposé aux réformes.

Les hetmans : Stanislas Jablonowski, Sieniawski, Casimir Sapieha, Rafaël Leszczynski et surtout le trésorier de la couronne, chef du parti, André Morstin, décidèrent de jouer la dernière carte et de s'emparer du pouvoir. Le roi plus noble que les membres du parti qu'il patronnait, arrêta ici son action. Tenait-il à ce point compte de la volonté de la noblesse qui avait en horreur les modèles français de gouvernement ? craignait-il de démoraliser encore davantage les masses travaillées par les cours étrangères et organisant continuellement et dans les moments les plus critiques de la vie de l'Etat des rebellions et des confédérations ? Subissait-il dans cette circonstance l'influence du Saint-Siège, radicalement opposé à la politique de la France et prêchant une nouvelle guerre sainte contre les Turcs ?

Il serait difficile de supposer que Jean III eut agi sous la pression combinée des délégués d'Autriche, des nonces apostoliques, du clergé et de la noblesse. Mais il ne faut pas affirmer, comme certains historiens le font, que Sobieski, tout en étant un chef militaire de génie, manquait de volonté et de décision dans les affaires politiques, qu'il fléchissait sous l'action combinée du pape, de l'Autriche et de la Prusse, étant lui-même plein de zèle religieux et voyant dans la nouvelle croisade la possibilité de gagner certaines cours étrangères à la cause de la succession de son fils, Jacques, qui aurait pu, grâce à l'appui de Rome et de Vienne, être introduit sur le trône de la Valachie, offert à la Pologne, ce qui aurait facilité son avènement en Pologne.

Quant à l'influence de Marie-Casimire, l'ascendant de celle-ci sur Sobieski était très considérable, seulement était-il certain que la reine, d'une nature démesurément orgueilleuse et de caractère intrigant, incitait Jean III contre Louis XIV, duquel elle voulait tirer vengeance personnelle et conseillait à Sobieski de se lier avec la maison d'Autriche. Elle n'hésitait même pas d'entrer en relations secrètes avec les ennemis de la République et de leur dévoiler les plans de la Pologne, de la Suède et de la France. Louis XIV, dont l'amour-propre avait été mis à une cruelle épreuve commit une nouvelle imprudence et conseilla aux partisans de la politique française en Pologne, la détronisation de Sobieski. La seule réponse qu'on put donner à cette politique d'immixtion fut donnée : les membres les plus influents du parti français furent accusés par la Diète de 1683 d'intelligences avec l'étranger. Le trésorier de la couronne, Morstin, fut privé de toutes les hautes fonctions et dignités et dut émigrer.



Le parti français fut désarmé et ses plans s'évanouirent. Le pape et l'empereur triomphèrent. Le traité défensif et offensif conclu entre l'Autriche et la Pologne stipulait que ces deux Etats s'engageaient à continuer la guerre contre la Turquie jusqu'à la conclusion d'une paix commune.

Les masses nobiliaires vibrant d'une exaltation religieuse à la pensée d'une guerre contre l'Islam réalisèrent avec plus de succès les rêves de Ladislas II au XV<sup>e</sup> siècle et ceux de Ladislas IV au dix-septième et soutinrent le roi dans ses plans de destruction de la puissance ottomane.

L'impératif catégorique de l'esprit de l'histoire du peuple polonais se fit à ce moment entendre avec une force irrésistible. La Pologne était profondément convaincue qu'elle se trahirait elle-même si elle ne se présentait pas à l'appel plein d'angoisse qui lui venait, non pas de l'empire seulement, mais de l'Europe entière, menacée sous les murs de Vienne. C'est ainsi que cette noblesse dont l'intérêt avait été, par le grand philosophe et historien allemand Leibniz dans l'ouvrage paru en 1659 « *Specimen demonstrationum politicarum pro eligendo rege Polonorum* », identifié avec les intérêts de la Pologne même, cette noblesse dut passer outre aux sages conseils de Leibniz et cela pour sauver avec l'Europe, le monde germanique entier, ne pas respecter la condition que ce philosophe avait considérée comme condition de la plus grande force de l'Etat polonais, c'est à dire la paix, et se jeta dans la mêlée.

Sobieski et la Diète ne ressentait pas la moindre tendresse à l'égard de la maison d'Autriche et de l'Empire qui s'ingéniaient toujours à nuire à la Pologne, ils voyaient en la personne de Léopold un mauvais frère, mais un frère quand même, un frère abandonné de tous et se trouvant en danger de mort, un frère qu'il fallait secourir et sauver en confiant à Dieu l'avenir. En le faisant, ni Sobieski, ni la nation ne voulaient agir contre Louis XIV et la France. Au moment du danger mortel pour l'Empire, pour l'Italie, pour la papauté, pour la chrétienté, Jean III regardait le roi des Français et l'essaim des princes qui servaient sa politique comme des observateurs qui pouvaient, mais ne voulaient pas s'associer à l'action de secourir un frère en détresse. Bien plus, ils pensaient leur rendre un grand service en les remplaçant dans cette œuvre de secours et en les préservant des coups dont l'ennemi de la famille des peuples chrétiens les menaçait.

La personnalité de Sobieski concentra sans aucun doute sur lui en cet été mémorable de 1683, l'attention des peuples, elle résuma en elle le sens de l'histoire de la collectivité chrétienne et, pour cette raison, éclipsa la gloire du roi-soleil qui brillait à ce moment d'un éclat sans chaleur ; lorsque vers midi le 12 septembre 1683, la cava-



lerie polonaise et les troupes au service de l'Empereur placées sous le commandement suprême de Sobieski s'élançaient des hauteurs de Kahlenberg et de leurs environs immédiats contre les positions de la formidable armée musulmane, plusieurs fois plus grande que celle des chrétiens et composée de toutes les peuplades du proche Orient, les battement du cœur de Sobieski redonnaient de la vie à tout un monde agonisant. Le soir de la même journée, au milieu des haines déchaînées, des combinaisons mesquines des diplomates, des menaces et de la plus douloureuse de toutes les dispositions de l'âme humaine — de l'indifférence, — se trouvait au sommet de la gloire un seul homme, un grand capitaine, un grand homme politique, un grand Polonais.

Cette gloire lui a été âprement disputée, même par ceux qui n'avaient ni de près ni de loin participé au dénouement d'un des drames les plus angoissants de l'histoire. Le héros s'en rendit compte bien vite, lorsque, au moment de la rencontre avec l'empereur, cet auguste fuyard ayant abandonné la capitale menacée n'eut rien d'autre à déployer devant son libérateur que le faste d'un protocole ridicule et stupide observant la droite et la gauche et la priorité du salut. Les félicitations mêmes qui avaient été adressées à Sobieski n'avaient d'autre signification que celle de vouloir irriter ses adversaires. Ainsi la reine de Suède en complimentant le roi de Pologne, décochait dans sa lettre des flèches empoisonnées destinées à blesser l'amour-propre de Louis XIV.

Le fait d'armes polonais accompli sous les murs de Vienne eut cependant le privilège de réaliser pour un certain temps une œuvre inespérée : notamment celle d'unir les adversaires dans le sentiment d'animosité contre Sobieski. Et bien que les récits officiels de l'exploit polonais eussent unanimement attribué la cause de la victoire sur les armées de Kara-Moustafa à la volonté divine, la puissance de la jalousie et de la haine ne réussit pas là à enlever à Sobieski la gloire humaine qu'il avait méritée. Nommer Sobieski en seconde place était tout à fait conforme à ses idées chrétiennes. Dans l'ardeur du mensonge le chroniqueur officiel du « Mercure galant » écrivait : « Le roi de Pologne doit être nommé le troisième (on nommait en premier lieu le commandant de la capitale assiégée, en second, les prières de Sa Sainteté et de toute l'Eglise). On le met le dernier parce que sa réputation est si forte que les Turcs ont levé le siège avant que d'être attaqués, seulement parce que l'on disait qu'il devait combattre en personne... »

Le récit est mensonger, mais flatteur.

Après cela, pouvons-nous nous étonner que certains historiens de l'époque de la domination étrangère en Pologne aient inventé des récits si contraires à la vérité historique ?



Seul Sobieski ne faisait pas attention à la campagne déclanchée contre lui. Il avait le sentiment net d'avoir accompli son devoir, d'être resté fidèle à la politique chrétienne de sa nation, d'avoir servi sans réserve la cause sacrée de la civilisation occidentale entière, sans distinction d'amis ou d'ennemis.

L'empereur et les membres de la maison d'Autriche n'étaient pour lui que des personnages de troisième ordre, auxquels avait été accordée la grâce d'assister au dénouement d'un grand drame de l'histoire et d'en avoir tiré les profits immédiats les plus considérables. Aussi Jean III traita-t-il celui qui avait demandé à son chef du protocole comment il devait saluer son libérateur, à sa juste valeur, en lui adressant ces paroles mémorables : « Je suis bien aise, Sire, de vous avoir rendu ce petit service. » Sobieski en effet ne voulut rendre un grand service qu'à l'Église et à l'Europe chrétienne.

Il le fit, et il est réjouissant de constater que les historiens du grand pays gouverné autrefois par celui qui avait voulu détourner l'esprit de Sobieski de la cause de l'empereur, ont depuis longtemps réparé le tort causé à la gloire du roi de Pologne par les interprètes officiels des événements de l'époque et que les savants français s'accordent aujourd'hui à affirmer que « Zenta ne fut que la fin de la grande charge polonaise sous le Kahlenberg et la paix de Carlowitz qui clôt la période des guerres d'agression turques contre l'Europe, fut l'achèvement du travail de Sobieski, trois ans après sa mort » et que « son épée avait laissé des clauses du traité écrites sur les champs de bataille de ses victoires ».<sup>1</sup>

Au point de vue national polonais, Sobieski justifia les travaux préparatoires accomplis pendant plusieurs siècles par ses illustres prédécesseurs dans le domaine politique et réalisa les plans conçus par le cardinal Olesnicki, développés par le roi Étienne Bathory et en grande partie réalisés par les capitaines du roi Jean-Casimir sous les ordres duquel le héros de Vienne avait accompli son apprentissage militaire.

Parmi les hommages rendus à sa mémoire, celui qui est digne d'être relevé avant tout autre est certainement l'hommage du grand capitaine du siècle suivant, du roi Charles XII de Suède, qui s'exclama près du tombeau de Sobieski : « Quel malheur qu'un si grand homme ait dû mourir ! »

---

<sup>1</sup> J. B. MORTON, « Sobieski roi de Pologne », Payot, Paris, p. 32. A la fin de ce remarquable ouvrage se trouve réunie la bibliographie du sujet traité ici. Le lecteur étranger s'intéressant à l'histoire de la Pologne aura le soin de lire les ouvrages généraux de H. Grappin, O. de Halecki (en français) et de R. Dyboski (en anglais).



Charles XII qui avait toujours combattu pour des causes purement politiques, pour celles de son ambition, et pour des profits immédiats était incapable de comprendre qu'il importait peu si un des soldats de la chrétienté avait disparu de ce monde pourvu que l'idée qu'il défendait restât vivante.

Les événements du XX<sup>e</sup> siècle qui suivirent de près la guerre mondiale et la restauration de l'Etat polonais prouvèrent une fois de plus au monde civilisé que, heureusement pour l'humanité, ce ne fut pas en 1683 pour la dernière fois que le génie des chefs militaires polonais et la vaillance du peuple polonais arrêtaient et brisèrent au seuil de l'Europe centrale l'élan des ennemis de la civilisation occidentale. Et si l'histoire, tout en se créant, se répète jusqu'à faire ressusciter les vieilles jalousies du clan militaire de Louis XIV contestant les mérites du grand capitaine polonais, la Pologne, elle, se répète, également : elle travaille, elle combat, elle crée de nouvelles formes de son activité et va sans crainte, avec confiance, avec honneur et la conscience tranquille et nette, ne perdant toutefois pas de vue l'intérêt universel de l'humanité civilisée, vers ses nouvelles destinées.









\*KSIĘGARNIA\*

ANTYKWARIAT



c 415251



314003

Biblioteka Główna UMK



300050288300